

Chapitre 1

On dit souvent que l'amour, c'est la chaleur. L'été. Le printemps, peut-être. Le soleil, le sable. Le rouge du cœur.

Je n'aurais jamais cru que l'amour puisse être aussi froid que les profondeurs. Qu'il était possible d'être couvé par une ombre, au-dessus du corps, qui pourtant masque la surface. Je n'aurais jamais imaginé le réconfort d'être dans le noir, plutôt que l'envie de regagner l'air et la lumière.

Mon histoire prouve qu'on peut être heureux au fin fond des eaux, là où le froid règne, mais où la sensation glaciale est sans cesse réchauffée par celui ou celle qui nous accompagne. Car notre moitié peut parfois se révéler plus obscure que les autres.

C'est si apaisant de se laisser aller au doux courant de l'Océan. Cela, je vais mettre un moment avant de le comprendre.

Il m'est déjà arrivé de rêver que tout n'est qu'un cauchemar.

Que tout ce que je vis chaque jour n'est que le fruit de mon imagination. Que je dors encore. Que j'invente tout cela.

Mais lorsque j'ouvre les yeux, la réalité me frappe de plein fouet. C'est même plus violent chaque fois. Je déteste quand mes paupières révèlent mon regard vide. Je sais qu'elles le sont, car j'ai un miroir dans ma salle de bain qui ne me ment jamais.

Est-ce que j'ai encore maigri ? Quels sont ces horribles cernes ? J'ai le teint maladif. Mes doigts glissent sur ma peau jusqu'à l'étirer comme si je pouvais l'arracher, mais je me ravise tandis que la douleur m'assaille ; la souffrance physique est ma hantise. Cette peur irrationnelle d'être blessé est probablement née cette année par *leur* faute. Je secoue la tête pour ne pas déjà plonger dans des pensées

trop noires, qui ternissent mon esprit chaque matin avant de me rendre en cours.

Allez, Adam. Il faut que tu le fasses. Que tu te laves. Que tu enfiles tes vêtements. Que tu ailles à l'école. Que tu vives.

Je n'en ai aucun désir, aujourd'hui.

J'ai tant envie de rester au lit.

L'angoisse me provoque une douleur ignoble à l'estomac, mais je réussis à avaler un petit pain au chocolat. Il est presque périmé. De toute manière, je n'ai rien d'autre à ingérer. Je balaye les armoires vides du regard. Il faut que je fasse des courses.

Dehors, il neige déjà. Pourtant, il n'est que sept heures trente. Je me protège du froid avec ma vieille doudoune et mon écharpe noire. Quand je sors, le vent glacial rougit mon nez et mes oreilles.

J'ai froid. J'ai si froid.

Le chauffeur du bus m'attend. Il me connaît maintenant et il démarre rarement sans moi. Je le remercie d'un signe de tête après avoir couru pour ne pas le manquer et m'installe à ma place habituelle.

La boule d'angoisse grossit dans mon estomac.

À chaque mètre parcouru par le véhicule, elle devient plus imposante.

Lorsque j'aperçois l'entrée du campus, l'adrénaline me fige. Je descends du bus et je vois flou. Je serre les poings, les desserre, et recommence, anxieux.

Oui, si seulement j'avais pris la décision de rester au lit.

— Tournoi intercampus ! Tournoi intercampus ! Prenez un flyer !

Je détaille la jeune fille qui vocifère à l'entrée. Elle brandit des feuilles colorées derrière une table.

L'odeur du bâtiment manque de me faire sursauter. Pourtant, ça fait trois mois que je suis ici. Mais cette fichue senteur... Je n'arrive pas à m'y faire. Je jette un coup d'œil à mon téléphone : il est déjà sept heures cinquante-huit. J'ai deux minutes pour monter en classe.

Je gravis les marches deux par deux et, une fois en haut, je l'entends.

Sa voix.

Je m'arrête à l'intersection du couloir. Mon torse se met à trembler. Je pose une main sur mes yeux pour m'obstruer la vue et faire le vide. Je sais que les autres me scrutent, mais je n'y peux rien, mes jambes sont paralysées.

Bien vite, j'entends mon professeur :

— Bonjour à tous, entrez.

Il faut que j'y aille. Je sais qu'il le faut. L'enseignant est là, je ne peux pas juste... Je ne peux pas rester planté là.

Enfin, j'avance. Toute la classe est déjà installée. Je suis le dernier à pénétrer dans la pièce, la tête baissée. Je ne la lève même pas pour aller jusqu'à ma place. Cette dernière se trouve au milieu, près de la fenêtre.

Il me regarde. Je le sens.

— Aujourd'hui, vous allez me présenter comme prévu le plan de votre dossier de fin de trimestre. J'espère que vous avez fait votre travail, cette fois.

— Adam m'a dit hier par message qu'il l'avait fait rigoureusement !

Je manque de fondre en larmes. Oui, si vite. Ça monte en moins d'une seconde, maintenant. Mon temps de réaction est tellement réduit que c'en est ridicule.

— Mathias, on lève la main pour intervenir. Adam a une langue, lui aussi.

Les autres chuchotent déjà. De quoi parlent-ils ? De moi ? De Mathias ? Du cours ? De leur week-end ? Je tourne la tête. Erreur : je rencontre ses yeux malicieux, son sourire éclatant et son allure fière. Il hausse les sourcils, alors je détourne le regard sans attendre.

J'ai envie de sortir en courant. De tout arrêter. Ou d'avoir assez de force et de courage pour lui faire front.

Mais c'est impossible. J'ai mon rôle, il a le sien. Depuis presque trois mois, c'est ainsi.

— Quelqu'un se dévoue pour venir au tableau en premier ?

Le professeur soupire quand le silence lui répond.

— Personne ? Je vois... Tiens, Steven, donne-moi un numéro au hasard.

Oh, non. Pas ça.

Steven lance un coup d'œil à Mathias. Je détache de nouveau mes yeux d'eux avant qu'ils me surprennent en train de les observer.

— Le vingt-deux, monsieur.

Le temps se suspend, les muscles de mes bras se liquéfient quand je les serre contre mes flancs. Il sait très bien que je suis en fin de liste.

L'enseignant attrape sa feuille et applique son doigt sur le nom qui correspond au numéro donné. Ses yeux désolés se posent sur moi. Je me sens partir.

— Bon, Adam, on dirait que le destin veut te voir au tableau, aujourd'hui.

Tandis que je me redresse, j'ai envie de rire. Le destin n'est pas aussi cruel.

J'ai froid, j'ai tellement froid. Tout le monde me dévisage. Je commence à avoir la nausée. Il y a des filles qui gloussent. Elles se moquent de moi, c'est sûr, impossible qu'il ça en soit autrement. Elles rient parce que ma doudoune est trop épaisse ? Je devrais la changer, elle me donne l'apparence d'un sans-abri. Oui, elle est ignoble, et pourtant je continue de la porter. Ou ce sont mes cheveux. Ou Mathias leur a dit quelque chose.

Peut-être qu'elles le suivent sur les réseaux sociaux et qu'elles ont vu ce qu'il raconte sur moi. Oh, non, elles vont croire que les rumeurs qu'il propage sont vraies. Comment je pourrais changer ça ? Y a-t-il seulement un moyen ? Est-ce que je pourrais...

— Adam ? Tu es avec nous ?

Je secoue la tête et prends conscience que je suis arrivé au tableau depuis dix bonnes secondes.

— Oui, oui, pardon.

— Tu as mémorisé ton plan... ? C'est pour ça que tu n'as pas tes notes ? Mon ordinateur. J'ai oublié mon ordinateur sur ma table.

— Oh ! là, là..., soupire Mathias en levant les yeux au ciel.

— Quel attardé, chuchote Steven.

L'enseignant n'entend pas. Évidemment qu'il n'entend pas. Ils le disent quand je repasse dans les rangs, et ces remarques me sont si familières que je n'en suis pas surpris. Ce n'est pas pour autant qu'elles font moins mal. Mais j'ai appris à les encaisser pour donner l'impression que je les ignore. S'ils savaient dans quel état est mon cœur ; à tout moment, je crois qu'il est au bord de mes lèvres. La nausée me fait toujours cet horrible effet.

J'attrape enfin mon PC et effectue un demi-tour jusqu'au tableau. Leurs yeux me suivent scrupuleusement, je veux disparaître. Si seulement je le pouvais.

— Vas-y, me lance le professeur.

Son regard... Je crois que je l'agace aussi. Il tapote sur son bureau. Il perd patience. Je fais attendre tout le monde. Je déglutis, attrape une craie, et lis mon devoir sur l'écran.

Pou... Pourquoi ? Pourquoi mes notes ont-elles disparu ? Je... C'était pourtant bien ce document...

— Un problème ?

— Je... Je ne comprends pas..., chuchoté-je, paniqué.

Il fronce les sourcils et s'approche. Ses yeux parcourent l'écran vide.

— Où est ton travail, Adam ?

— Là, il... Il était là, je vous le jure...

Le brouhaha s'élève, tout le monde me dévisage, mon cœur s'emballa, ma respiration aussi. Je fais défiler le document vierge à toute vitesse. Ma maladresse doublée de panique est telle que je me tords un doigt sous le lourd appareil que je tiens d'une seule main. Malgré le froid, je sens la sueur s'agglutiner sous mes bras et s'installer le long de mes tempes.

Je croise le regard de Mathias. Il souffle et sourit, puis secoue la tête de droite à gauche sans me lâcher des yeux. Je recule d'un pas par réflexe, figé par son regard satisfait. Je reporte le visage vers ma place. Une fille lève le pouce en l'air vers Steven, qui lui rend son geste, un rictus aux lèvres.

C'est elle. Elle est assise juste derrière moi dans ce cours. Elle a effacé mes notes quand je suis allé au tableau pour la première fois.

— Adam ? Si tu n'as pas fait ton plan, tu peux être franc au lieu de faire semblant de le chercher.

— Non, je...

— Monsieur, je peux venir au tableau ? Je l'ai fait, moi.

L'enseignant considère la proposition de Mathias.

— Bon, il faut qu'on avance. Adam, retourne t'asseoir. Ce n'est pas parce que tu as de bonnes notes que tu dois te reposer là-dessus. Surtout dans le cadre de ce programme universitaire.

L'injustice me consume, je veux hurler, tout lui dire, mais quel sera le prix à payer ? Et quel est le réel intérêt de lui révéler la vérité ?

Je laisse mes épaules tomber et retourne à ma place. Je suis pétrifié de douleur face à cette autocensure. Je ne peux rien faire de plus que me taire. Encore et encore me taire.

Mathias est au tableau pour retranscrire son travail à la craie. Le professeur l'aide, le corrige, et il joue au bon élève attentif. Je sais, moi, qu'il est heureux. Je me demande à quel point il jubile de mon humiliation.

Je vais finir par tout arrêter.

Je ressens souvent ce désir ; « tout arrêter ». Mais je ne sais pas trop ce que ça implique. Arrêter quoi, exactement ? La prépa' ? Impossible : je veux intégrer l'une des meilleures universités du pays et ainsi m'ouvrir le maximum de portes.

Alors qu'est-ce que je veux arrêter ?

Nous sommes lundi matin, Mathias a somnolé jusqu'à la fin de la matinée. J'ai eu beaucoup de chance.

Lorsque je sors de classe précipitamment, je crois réussir à les semer jusqu'à ce que je sente qu'on retient mon sac quand je me retrouve au bout du couloir. Je sursaute et me retourne, la peur au ventre.

Mathias, Steven, et...

Un type passe juste à côté de nous, et Mathias tente d'attirer son attention.

— Bon app' ! lui lance mon bourreau.

Ce garçon se tourne vers lui avec lenteur, sans arrêter de marcher, et ne répond pas, si ce n'est par un rapide regard lancé à Mathias pour lui montrer qu'il l'a entendu. Ce dernier cherche-t-il à engager un nouvel ami pour me faire du mal ? Je ne l'espère pas. Deux personnes, c'est déjà trop.

Et cet autre élève, dont j'ai oublié le nom tant il est effacé, me paraît plus redoutable encore.

Je n'ai jamais fait attention à lui. Pourtant, il est plus qu'imposant. Son visage dur et anguleux, ses traits asiatiques, sa taille... Sa discrétion est telle que je prends conscience seulement maintenant que je n'ai jamais vraiment remarqué ce garçon.

— Qu'est-ce que tu regardes, hein ?

— R... Rien.

— R... R... Rien. C'est nouveau, le bégaiement excessif ?

Mathias avance. Je recule. Le couloir se vide, les portes se ferment, je suis seul avec eux. La panique me gagne. Il m'accule contre le mur et jette un coup d'œil autour de lui sans se départir de son éternel sourire en coin.

— Je me disais que tu cachais bien ton jeu. C'est vrai pour les notes ? Tu bosses ?

— Je...

— T'es bête ? Bien sûr qu'il charbonne, il a les meilleures notes de la classe.

— Ah ouais ? C'est vrai ça, Adam ?

Les doigts de Mathias se posent à côté de mon visage. Je suis pétrifié. Ils n'en sont jamais venus aux mains, mais plus le temps passe et plus je les trouve entreprenants. J'ai toujours l'impression qu'ils se retiennent. Que ça peut aller plus loin si je riposte.

Quand une fille entre dans le couloir, ils disparaissent enfin, non sans m'avoir secoué une dernière fois.

Trois mois. Ça fait trois mois que ça dure.

À mon arrivée ici, j'étais souriant. Au lycée, dans mon ancien établissement, j'avais quelques amis, mes éternels bons résultats et mes parents. Mais ces derniers ont fait construire une maison et, pour que je puisse rentrer chez eux quelques week-ends dans l'année, ils m'ont forcé à prendre un appartement près de l'école, plus proche de leur nouvelle propriété. C'était un caprice de leur part, mais je savais au fond que c'était parce qu'ils voulaient que je sois dans un établissement plus prestigieux. Je ne leur en ai pas voulu. Ils faisaient ça pour mon bien.

Mais lorsque j'ai atterri ici, ma vie a radicalement changé.

Tout s'est noirci et s'est dégradé.

*

Comment le harcèlement commence-t-il ? Je me suis toujours posé la question. Est-ce que je les agace ? Est-ce qu'ils me haïssent ? Je ne vois rien dans leurs yeux, rien de plus que de la satisfaction, des parcelles de sadisme, quand je grimace, quand je tremble, quand je tente de m'enfuir.

D'abord, c'était Mathias. Au début de l'année, il me lançait des remarques. Je rigolais, il y a trois mois, car je pensais qu'il plaisantait. Mais jour après jour, je sentais son regard devenir insistant. Ses paroles prendre une tournure plus crue. Tout a mué en quelque chose de très sérieux.

Un soir, il m'a fait un croche-pied dans les escaliers. Je me souviens de lui avoir crié que j'aurais pu mourir, que c'était très dangereux. Steven est apparu à ce moment-là et m'a attrapé par le col. Bien sûr, nous étions seuls, ils avaient attendu que tout le monde s'en aille pour me plaquer au mur en faisant fi de mon évidente panique.

C'était comme si, ce soir-là, nous avions signé un contrat de harcèlement. Dit comme ça, c'est étrange. Pourtant, dès le lendemain, nos rôles se sont déterminés. Leur violence de la veille m'avait assez apeuré pour que je revienne en cours avec la boule au ventre. Ma phobie de la douleur physique a pris le dessus. Je voulais à tout prix éviter qu'ils recommencent.

J'ai été traumatisé par un simple plaquage au mur. J'ai si honte. Mais j'étais terrorisé à l'idée que ça arrive de nouveau. Alors, lorsque Mathias a continué avec ses remarques, j'ai préféré me taire. Quand Steven a renchéri, j'ai baissé la tête. Je sortais de la classe de plus en plus tôt pour les éviter, parce que j'avais tout simplement peur de me faire agresser.

Lentement mais sûrement, la situation s'est stabilisée. Mathias et Steven n'ont jamais cessé. Et moi, je suis resté muet, et me suis moi-même soumis. Parfois, je m'en veux d'être aussi faible.

Ainsi, les jours se succèdent. Ils prennent plaisir à me rabaisser, à m'insulter et à jouir de mon impuissance.

Car Mathias et Steven sont des requins affamés.

Et moi, je suis un minuscule poisson au beau milieu de cet obscur Océan dans lequel ils finiront par me dévorer.

Chapitre 2

Après un énième repas que je mange seul, je jette le contenu de mon plateau à la poubelle. Les autres n'aiment pas voir un élève isolé. Je crois qu'ils se sentent fautifs quand ils me regardent ; pourtant, personne n'a jamais daigné me parler. C'est une sorte de culpabilité dont ils ne veulent pas forcément se débarrasser.

Ça m'arrange. J'aime le contact social, mais être seul me permet de moins angoisser à l'idée de devoir plaire à d'autres, de les satisfaire d'une attention amicale. Ces relations intéressées ne me font absolument pas env...

— Excuse-moi ?

Je sursaute.

— Pardon, t'avais l'air dans tes pensées, je voulais juste te donner ça.

Je fais volte-face. Un garçon que je n'ai jamais vu auparavant me tend quelque chose. Je baisse le regard sur sa main et découvre un petit papier.

— Essaie d'en parler autour de toi si tu veux bien, ça va être dingue ! Eh ! toi, là-bas, on t'a déjà donné un flyer pour le tournoi ? Eh !

Il ne me laisse même pas le temps de répondre qu'il bondit vers une autre personne. Je papillote des yeux puis lis plus attentivement ce qu'il m'a donné : oh, c'est au sujet du tournoi interuniversitaire. Apparemment, ça se passera le dernier vendredi de novembre.

Je plie le papier et le mets dans la poubelle la plus proche. Je dois avouer que le sport, ce n'est pas fait pour moi. Je suis maigrichon et je n'ai pas la motivation pour la musculation ni l'esprit d'équipe pour un sport collectif. Rien ne m'attire dans l'effort physique, alors regarder les autres en faire me paraît affreusement ennuyeux.

Je pousse la lourde porte qui sépare la cantine du couloir, et le tapage s'amenuise. Mais, bien vite, j'entends quelqu'un me suivre et je manque de bondir une seconde fois lorsque le même garçon apparaît devant moi.

Je recule d'un pas, inquiet.

— C'est pas sympa ! Je t'ai vu le mettre dans la poubelle, t'aurais pu refuser au lieu de jeter du papier neuf comme ça !

Il est tout rouge. Je balbutie des excuses, car derrière sa colère, je m'aperçois qu'il est vexé.

— Désolé, je... J'ai pas pensé à refuser...

Il se calme en voyant mon air désorienté.

— Ouais, OK...

Sa main droite repousse l'une de ses mèches blondes. Il me détaille. Je crois que je rougis de gêne. Il a raison, il m'a donné un flyer avec tant d'enthousiasme et je l'ai jeté juste après... Quel imbécile.

— Bon, du coup, je suppose que ça t'intéresse pas ?

— Je... Je suis pas très sport, en fait, chuchoté-je, timide.

— Même pas en tant que spectateur ?

Je fronce les sourcils.

— Mais pas besoin de moi pour... Enfin... Beaucoup de monde va déjà venir, non ?

C'est étrange qu'il insiste autant. J'entends souvent des élèves en parler dans le couloir ou même en classe ; les spectateurs, ce n'est définitivement pas ce qui manquera. Quand il entend ma question, je décèle l'embarras sur son visage.

— Bon, OK, je l'avoue, on essaie de faire venir un max d'élèves. En général les gradins sont remplis de petits jeunes et ils foutent le bordel, donc...

— Oh.

Il soupire.

— Les premières années font n'importe quoi pendant les matchs. Ils hurlent comme des animaux pour un rien, ils se lèvent sans cesse et jettent leurs détritrus sur le sol des gradins. Cette fois, on voulait essayer de redorer l'image de l'école puisqu'il y aura aussi des parents de joueurs qui seront là. Et le directeur est à chaque fois déçu. Ah, je te raconte ma vie, désolé !

Je secoue la tête pour lui montrer que ça ne me dérange pas. J'ai l'air calme, pourtant mon cœur bat la chamade. Cette interaction change de celles que j'ai avec Mathias et Steven. En pensant à eux, je grimace et détourne le regard.

Mais une paume se tend devant mon visage.

— Moi, c'est Théodore, enchanté ! Tout le monde m'appelle Théo. En fait, je joue au basket, ricane-t-il. Si tu viens, tu pourras me voir jouer !

Son sourire contraste avec sa carrure. Il aurait été effrayant sans son côté sympathique. Je tente une moue timide et peu assurée, mais il ne fait pas de commentaire. Je lui serre la main.

— Je vais voir. Mais j'ai personne avec qui...

— C'est vrai ? C'est super ! Je te vois là-bas, dans ce cas !

Il me fourre un autre flyer entre les doigts et me contourne, sa mission accomplie. Cependant, il se retourne une dernière fois à l'intersection du couloir.

— C'est comment ton prénom ?! crie-t-il.

— Théo, arrête de gueuler, intervient une voix agacée.

Je regarde derrière moi.

— Jian ! Tu tombes bien ! J'ai recruté un élève en tant que spectateur. C'est le premier de la journée !

Je me fige. Deux yeux noirs en amande m'emprisonnent, j'ai l'impression d'être enchaîné, de ne plus pouvoir respirer.

... Je me souviens. Jian. Mais oui, c'est lui que j'ai croisé tout à l'heure, quand j'étais avec Mathias et Steven.

Une boule d'angoisse se forme dans ma gorge sans que j'en connaisse trop la raison. Je baisse les yeux. Après m'avoir dépassé, Jian salue Théodore d'un rapide signe de la main et s'éloigne. Ce dernier se tourne vers moi, le sourire jusqu'aux oreilles.

— T'as de la chance, tu viens de rencontrer le meilleur joueur toutes classes confondues, j'ai nommé : Seng Jian ! Enfin, c'est mon opinion, mais tu verras, si tu viens : il est incroyable.

— Je ne sais pas si...

— Je ne te force pas, hein. Mais si tu viens, sache que tu me feras plaisir !

Pourquoi pense-t-il que je voudrais faire plaisir à un inconnu ?
Sa joyeuse naïveté m'irrite autant qu'elle me bluffe.

— Bon, je file. On se revoit bientôt, j'espère.

Il tourne les talons, j'observe son dos musclé, son maillot de basket-ball, puis un drôle d'élan me prend puisque je m'exclame :

— Je m'appelle Adam !

Ma voix a grésillé, mais je n'ai pas bégayé. Il continue de marcher mais fait légèrement pivoter sa tête vers moi.

— C'est noté, Adam ! À plus !

Il me lance un clin d'œil et disparaît. Le silence revient autour de moi.

Chamboulé mais étrangement apaisé, je décide d'aller à la bibliothèque et de réviser un peu jusqu'à treize heures, les pensées encombrées.

C'est bien vrai. Je ne me suis pas trompé.

Lorsque j'entre en classe, c'est la première fois que je cherche quelqu'un d'autre que Mathias. Et quand je vois des cheveux sombres et une carrure imposante, je comprends :

Jian est bien dans mon groupe.

— Adam, va t'asseoir, s'il te plaît, me réprimande le professeur.

Je sursaute et acquiesce. Cette remarque de l'enseignant attire l'attention sur moi et, avec elle, les yeux de Jian. Je déglutis, embarrassé sans raison particulière.

— J'ai quelque chose à vous dire avant que le cours ne commence. Les résultats de fin de trimestre seront affichés demain soir, dans le hall de l'entrée. Dans ce programme, pour celles et ceux qui ne le savent pas, on dresse la liste de chaque classe et on met la moyenne de l'élève à côté, de sorte que le premier soit en haut et le dernier en bas. C'est une liste exhaustive, si vous préférez. Demain, cherchez votre nom et vous trouverez votre rang et votre note sur le trimestre entier.

Mes lèvres s'entrouvrent et la sensation d'adrénaline me submerge. Je la chasse en me repositionnant sur ma chaise, puis tire sur mon col avec anxiété. Je m'en fiche d'être premier, tout ce que je veux, c'est

ne pas être dernier et avoir une moyenne décente. Ici, tous les élèves sont doués. Je ne pense pas que je serai premier comme au lycée.

Tandis que je rumine dans mon coin, une fille lève la main.

— Monsieur ! Comme on ne se présente pas aux mêmes universités, c'est important d'être premier ? Ou c'est surtout la note qui compte ?

Elle s'inquiète. Tout le monde s'inquiète. Je ne pensais pas avoir les résultats du trimestre avant au moins deux semaines, moi non plus.

— Pas d'être le meilleur, mais d'être bon. Même plus que bon. On vous a pris ici sur dossier, vous ne pouvez pas vous contenter de la moyenne. Les derniers seront ceux qui pensent avoir tout gagné simplement en étant dans cet établissement. Le plus important, c'est ce qu'être ici vous apportera pour la suite, pas l'école en elle-même.

Nous sommes tous pendus à ses lèvres.

— Bien, fini les bavardages, je sais que vous essayez de gagner du temps de cours.

Un rire général s'élève, puis retombe.

Je suis bon en cours. Du moins, je l'étais dans mon ancienne prépa de quartier, peu réputée. Je ne sais pas ce qui m'attend demain. Peut-être que je n'ai pas assez travaillé, que je vais me retrouver dans les derniers... Je prends une inspiration tremblante, mais je ne cesse de m'imaginer demain soir devant le tableau, les rires de Mathias s'élevant derrière moi si je me retrouve en bas de l'échelle.

Les minutes passent et j'écoute l'enseignant comme je le peux. Je suis déconcentré à cause de ce fichu tableau qui pointera du doigt les bons élèves, les mauvais et les cas désespérés.

Mes yeux se perdent dans le vide, puis je les relève en voyant du mouvement sur ma gauche. Je tombe sur un visage de profil, à quelques rangées de moi. Le teint pâle, les cheveux d'ébène et les yeux fixés sur le professeur.

Jian. Maintenant que ce Théodore m'en a parlé, je le remarque parmi les autres. À vrai dire son physique ne passe pas inaperçu, mais son silence et son implication dans le cours le rendent presque invisible. Il ne fait rien d'autre que fixer le tableau, jusqu'à ignorer une fille qui lui demande un crayon. Elle se renfrogne, vexée.

Quand je baisse les yeux sur sa main, je les écarquille.

Il... Il serre son stylo à s'en blanchir les phalanges.

Je fronce les sourcils cette fois, intrigué, mais soudain, son regard capture le mien. Ma respiration s'emballe à cause de la surprise. Ses iris sont aussi sombres que ses mèches noires. Je détourne les yeux, sur le point d'étouffer.

Mon estomac se noue. Pourquoi m'a-t-il dévisagé ? Non, pire que ça : pourquoi m'a-t-il vu ? Il ne voit rien d'autre que l'enseignant et le cours qu'il donne, comment a-t-il pu m'apercevoir malgré sa concentration en apparence si infaillible ?

J'ose encore l'observer. Je me rassure en constatant qu'il ne me remarque plus.

Mais bien vite, c'est Mathias que je vois apparaître. Et ses yeux malicieux me prédisent les conséquences de ma toute nouvelle erreur : avoir prêté attention à quelqu'un sous son regard avide de mes réactions.

Je fixe mon ordinateur. La terreur s'insinue dans mon corps, mes membres se crispent d'angoisse. L'heure tourne, et approche la fin du cours ; mes poings tremblent tant je les serre.

Je viens d'offrir une nourriture inédite à Mathias. Je le sens déjà s'en délecter.

Quand la sonnerie retentit et que je sors, mes bourreaux sont là. Les couloirs se vident, les professeurs quittent les salles de classe.

— Eh, Adam !

Je me fige près des escaliers. J'hésite à m'échapper en courant. Ils passent à côté de moi, et Mathias en profite pour me frapper l'épaule presque amicalement.

— Je me disais...

Il se positionne face à mon corps inerte. Steven est déjà en train de s'en aller, ce qui me donne un espoir quant à leur départ précipité. Je comprends que j'ai raison lorsque Mathias le suit, descendant les marches à reculons sans me lâcher des yeux.

— Demain, j'irai voir Jian, j'essaierai de t'arranger le coup.

Les mots sont trop faibles pour exprimer ce que je ressens.

— Je t'ai vu le mater en cours.

— Non, je n'ai pas...

— À demain !

J'aurais dû m'y attendre. Mathias ne cherche pas seulement à me punir pour les erreurs que je pourrais commettre envers lui, mais pour les erreurs que je commets tout court. Accorder de l'attention à quelqu'un d'autre qu'à sa personne en est une. Et une énorme. Le cœur serré, je décide d'espérer qu'il veut juste me faire peur, pour ne pas me gâcher la soirée. Après tout, Jian est assez impressionnant. Je ne suis pas sûr que Mathias lui-même aura l'audace de l'importuner avec des futilités, et ce type n'a pas l'air d'être le genre à se laisser distraire par de telles gamineries.

Mais le dernier sourire que m'envoie Mathias ne me dit rien qui vaille.

Je devrais rejoindre la sortie, mais je me surprends à marcher le long du couloir sans faire attention à là où je vais ; je dois ressembler à un zombie, de loin. Un corps décharné qui erre sans but, tétanisé par le futur et résumé par sa propre faiblesse.

J'ai manqué une intersection à force de me torturer l'esprit. Je soupire.

C'est seulement lorsque je me retrouve devant la salle de sport que mon excursion, poussée par ma courte absence de lucidité, cesse enfin. Il y a encore de la lumière. J'approche doucement de la double porte grande ouverte, motivé par je ne sais quelle curiosité, et tombe sur un match de basket qui vient à peine de commencer. Captivé, j'inspecte les deux équipes qui se disputent la balle. Les joueurs sont très énergiques. La manière dont ils se regardent, dont ils courent et jouent pour gagner me fascine.

Sans m'en rendre compte, je pénètre dans la pièce. Il y a quelques personnes dans les gradins. Des étudiants, je crois, mais ils sont en tenue confortable. Étrange, comment ont-ils pu se changer si vite ? Je les détaille un peu, puis comprends. Ce sont les élèves de l'internat. L'école en propose un qui est très apprécié des parents : les chambres sont connues pour être bien entretenues, et seules les douches sont collectives.

L'ambiance est... différente, ici. Des élèves discutent joyeusement, mangent des biscuits, se détendent en jogging et en chaussons.

Une fille porte une serviette autour de ses cheveux humides. Est-ce qu'elle vient de sortir de la douche ?

C'est comme si, les cours terminés et le soir venu, l'école devenait leur maison. J'exagère peut-être, mais c'est l'impression que ça me donne.

— Oh ! Mais...

Je me retourne, surpris par cette voix.

— Mais t'es Adam ?

Oh, c'est le type des flyers.

— Théodore ?

— T'as retenu mon prénom ! Je suis flatté. Mais pitié, c'est Théo.

Il me fait un clin d'œil et s'approche. Il a les cheveux mouillés, lui aussi, et il sent le savon.

— T'es interne ? Je t'ai jamais vu là-bas pourtant, s'étonne-t-il.

— Oh, non, je... En fait, je sais pas ce que je viens faire ici...

Il sourit et secoue la tête pour se débarrasser des gouttelettes qui perlent de ses mèches blondes. Son regard est rivé sur le terrain.

— Tu m'as l'air du genre paumé, toi, ricane-t-il.

— Heu... ouais, un peu.

Je le scrute discrètement. Il est très concentré sur le match en cours. Au vu de ses yeux qui bougent sans cesse de droite à gauche, j'ai l'impression qu'il suit quelqu'un en particulier. Intrigué, j'observe à mon tour les différents joueurs.

Puis mon angoisse revient comme un coup de poing.

— Il est fort, hein ?

Jian est en train de jouer.

Je ne l'avais même pas vu. Je recule d'un pas, car la menace de Mathias me revient en tête. Mon Dieu, j'ai déjà honte. Je pensais plus tôt que Jian ne semble pas du genre à s'embêter avec des rumeurs futiles, mais le voir me liquéfie sur place. L'espoir s'évapore. Après tout, je ne le connais pas. Peut-être même qu'il est beaucoup plus proche de Mathias que je le pense.

— Eh, ça va ?

— Oui... Je dois y aller.

Théo semble surpris. Il penche la tête sur le côté tandis que je me dirige vers la porte.

— Adam, attends !

La dernière chose que je vois avant de partir est Jian qui vient d'arracher la balle à son adversaire, les muscles bandés et le regard noir.

Ce soir-là, je ne réussis pas à dormir avant deux heures du matin. Je passe la nuit à penser, à me retourner sous mes couvertures, à lire les messages de Mathias sur les réseaux sociaux qui me sont indirectement destinés...

... Et à m'imaginer un monde dans lequel je ne suis pas faible, muet et dominé.